

philocité

P³ – PHILOSOPHIE PRATIQUE ET POLITIQUE

– Sébastien Charbonnier

P³ (variantes) :

- Portrait Politique de nos Personnes : réflexion sur l'assignation identitaire
- la Puissance Plutôt que le Pouvoir

Durée globale : trois heures

Supports possibles :

Texte : Gayle Rubin (schéma : sur la puissance normative des assignations identitaires)

Texte : Simone de Beauvoir : aveuglement des dominants (et de leur position privilégiée, pensée comme allant de soi)

Texte : Invisibilité des dominés (Ralph Ellison, Invisible man, « préface »)

Texte : Foucault et la « morale d'état civil »

Texte : Matheron sur pouvoir et puissance chez Spinoza

Texte sur l'assignation identitaire (Stéphane Sangral et/ou article de sociologie)

Étape 1 : 15 minutes en groupe complet

Elaboration, par les participants, d'une liste de 13 discriminations, qu'il faut présenter de manière **binaire** (on pourra réfléchir ensuite sur la binarisation et la violence sociale qu'elle induit).

Enjeu : partir d'une expérience vécue des discriminations plutôt que d'une liste « théorique » (risque de violence symbolique). Mais un risque inverse existe : que les participants n'aient pas d'idées et se sentent « en faute » ou « ignorants » parce qu'ils ne trouvent pas assez de « paires ».

Exemples :

- riche/pauvre
- racisé/non-racisé
- nationaux/non-nationaux
- homme/femme
- hétérosexuel/homosexuel (plus fin avec Rubin)
- diplômé du supérieur/n'ayant pas le bac
- citadin/campagnard
- jeune/âgé
- enfant/parent
- religieux/non religieux
- valide/handicapé

Étape 2 : 60 minutes en groupe de trois personnes (incluant une pause à prendre librement par le groupe)

Par groupe de trois personnes, chacun construit son portrait politique en élaborant une fiche d'état civil (voir le support à la fin de cette étape 2).

2.1. Pour 10 rapports de pouvoir (on dispose donc de trois jokers pour ne pas avoir à se situer dans un tel ou tel rapport de pouvoir : soit qu'on n'y arrive pas, soit que ce soit trop gênant ou violent pour soi), déterminez de quel côté on se situe et évaluer si c'est pour soi un privilège ou une oppression (il faut donc partir de son vécu, et laisser de côté ses lectures où des hypothèses d'objectivation – du type « moi je le vis bien, mais je sais que pour la plupart... »).

Suggestion : peut-on aussi demander de classer les dix attributs par ordre d'identification décroissante, c'est-à-dire partir de celui dans lequel on se reconnaît ? Ou bien est-ce trop compliqué ? Par exemple : « je suis d'abord, un homme, ensuite je dirais jeune, citoyen, etc. ». Ça pourrait être une réflexion sur la manière dont on se présente spontanément aux autres dans les espaces sociaux (surimportance du métier dans l'identité sociale, par exemple).

2.2. Ensuite, il faut mettre une note entre 0 et 5 pour évaluer l'intensité des privilèges ou de l'oppression.

Exemple : j'ai un diplôme bac+5, je pense que c'est un privilège, et je lui mets la note 3 ; je suis religieux, je me sens opprimé pour ça (car beaucoup de clichés dégradants circulent sur ma religion), et je lui mets la note 4.

VIGILANCE : si les catégories choisies ne sont pas véritablement binaires (exemple : grand/petit, ou beau/laid), le risque est de mettre une note qui nous situe sur une différence de degré (« suis-je vraiment petit ? » et non pas d'évaluer l'intensité du privilège ou de l'oppression)

Des transparents de 10cm x 10cm plus ou moins foncés sont mis à disposition : des translucides et cinq nuances de plus en plus opaques.

On note sur chacun un attribut du pouvoir en corrélant l'opacité du transparent à la note.

N.B. Les participants doivent donc choisir si ce sont les privilèges qui sont translucides et les oppressions qui sont de plus en plus opaques ou bien l'inverse. Ce sera l'occasion d'une discussion sur ce point.

Enjeu symbolique des transparents : les catégories de type « assignation identitaire » forment une identité stéréotypée qui devient comme un filtre, une grille qui empêche de voir l'individu pour ce qu'il est (dans sa singularité). Réflexion sur l'identification (ou non) à ces assignations identitaires (exemple, dans le système scolaire : cancre / bon élève, auxquels les élèves peuvent finir par s'identifier « je suis un cancre »)

2.3. Pour chaque pôle des rapports du pouvoir dans lequel on s'est situé, il faut trouver un adjectif qui le caractérise, c'est-à-dire qui semble essentiel à cette catégorie. Il faut jouer le jeu de laisser les clichés sortir : on n'intellectualise pas cette recherche d'un adjectif. Enjeu : travail sur les clichés et l'essentialisation (exemple : être un homme, c'est être fort ; être une femme c'est être fragile ; être diplômé c'est être pédant ; etc.).

Suggestion : faut-il proposer une longue liste d'adjectifs desquels s'inspirer, pour un public manquant de vocabulaire ? (intelligent-e ; fragile ; fort-e ; courageux-se ; sale ; pressé-e : innocent-e ; mûre ; fiable ; paresseux-se ; bête ; poli-e ; normal-e ; chanceux-se ; raisonnable ; etc.)

2.4. Pour chaque pôle des rapports de pouvoir dans lequel on s'est situé, on cherche un avantage et un inconvénient. Enjeu : complexifier l'analyse du pouvoir en ne victimisant pas les opprimés ni en diabolisant les oppresseurs (il y a la *métis* du peuple, ruse qui fait de nécessité combat ; il y a la violence de la socialisation des dominants : voir les travaux sur les masculinités)

Exemple : pour diplômé, je vois l'avantage « trouver plus facilement du travail » et comme inconvénient « ne pas oser se réorienter ni s'avouer qu'on n'est pas heureux dans son métier »

2.5. À propos de la liste de mes dix « attributs catégoriels », trois questions :

a) Suis-je responsable de ces « attributs » ?

(enjeu : culpabilisation et psychologisation dépolitisantes / exemple : dire qu'on est responsable de l'absence de diplôme)

b) Quels « attributs » pourraient changer ?

(enjeu : naturalisation *Versus* construction sociale / exemple : je ne peux pas changer de sexe car c'est une chose naturelle)

c) Lesquels voudrais-je changer ?

(enjeu : attirance pour le pouvoir comme place dominante ? / exemple : je voudrais être riche pour faire ce que je veux)

Éléments possibles de poursuite : un travail étymologique sur les concepts désignant des formes de pouvoir (-cratie) : plouto (richesse), ethno (groupe social), épistémé (savoir), phallo (masculinité), géronto (ancienneté), artisto (les meilleurs), etc.

Support : texte de Rancière sur l'« an-archie » comme refus de tous les critères de pouvoir (dans *La Haine de la démocratie*)

Support formel (une feuille A4, avec un trou carré de 9cm x 9cm, pour les calques) pour construire sa **Fiche d'état civil et social**

Kaléidoscope de mes positions dans les rapports de pouvoir :

- 1.
- 2.
- ...

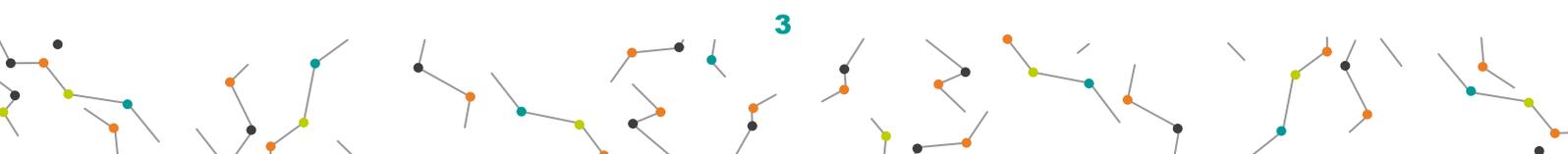
Bilan de mes : privilèges / oppressions

Comment on risque de me percevoir ? (liste des clichés) :

a) charge de responsabilité :

b) possibilités de changement :

c) désir d'être autre :



Étape 3 : raconter son portrait (45 minutes + 10 minutes de pause avant étape 4)

Chaque membre du groupe va raconter son portrait dans un nouveau groupe constitué de trois personnes. On s'arrangera pour que les deux autres personnes de ce nouveau groupe n'aient pas été dans le groupe d'élaboration de la fiche (étape 2)

Enjeu : raconter plutôt qu'expliquer (cf. l'opposition de Rancière, qui charge ces deux concepts d'un enjeu politique très fort)

Après les présentations de chacun, pistes sur lesquelles orienter l'attention des participants :

- Être vigilant aux différences de notes éventuelles données à l'intensité des privilèges ou oppressions (si écart >3, ça vaut le coup d'en discuter) ;
- Être vigilant aux notes globales : privilèges / oppressions, au regard du nombre d'attributs dominants (exemple : pour 7 privilèges / 3 oppressions, l'une a 28 points privilèges, l'autre n'a que 12 : plus grande conscience de ses privilèges ?, plus grande propension à résister parce que subjectivement plus ressenti ?) ;
- Comparer les rapports pour lesquels on se sent responsable, ou bien pour lesquels on pense pouvoir changer : si différence, chercher pourquoi appréciation différente.

Étape 4 : bilan en groupe complet (45 minutes)

Est-ce que je me reconnais dans ce portrait ? Est-ce bien moi ?

Est-ce que ça a été désagréable de faire cela, ou bien libérateur, ou bien les deux ? Pourquoi ?

Qu'est-ce que ça a changé sur moi-même, sur le regard que je porte sur moi-même ?

« - Vous n'êtes pas sûr de ce que vous dites ? Vous allez de nouveau changer, vous déplacer par rapport aux questions qu'on vous pose, dire que les objections ne pointent pas réellement vers le lieu où vous vous prononcez ? Vous vous préparez à dire encore une fois que vous n'avez jamais été ce qu'on vous reproche d'être ? Vous aménagez déjà l'issue qui vous permettra, dans votre prochain livre, de resurgir ailleurs et de narguer comme vous le faites maintenant : non, non je ne suis pas là où vous me guettez, mais ici d'où je vous regarde en riant.

- Eh quoi, vous imaginez-vous que je prendrais à écrire tant de peine et tant de plaisir, croyez-vous que je m'y serais obstiné, tête baissée, si je ne préparais – d'une main un peu fébrile – le labyrinthe où m'aventurer, déplacer mon propos, lui ouvrir des souterrains, l'enfoncer loin de lui-même, lui trouver des surplombs qui résument et déforment son parcours, où me perdre et apparaître finalement à des yeux que je n'aurai jamais plus à rencontrer. Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus de visage. Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libres quand il s'agit d'écrire. »

– Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p.28
(dernières lignes de l'introduction)

Puissance de désir *Versus* pouvoir de faire s'efforcer les autres

« La société politique n'est pas un ordre imposé de l'extérieur aux désirs individuels ; elle n'est pas non plus constituée par un contrat, par un transfert de droit dont résulterait une obligation transcendante.

Elle est la résultante quasi mécanique (non dialectique) des interactions entre les puissances individuelles qui, en se composant, deviennent puissance collective. Comme partout dans la nature, les rapports politiques ne sont rien d'autre que les structures que la force productive collective se donne à elle-même et reproduit sans cesse par son propre déploiement.

Aucune dissociation, par conséquent, entre société civile et société politique ; aucune idéalisation de l'État, même démocratique : j'admets entièrement avec Negri que nous sommes là aux antipodes de la trinité Hobbes-Rousseau-Hegel.

J'admets avec lui l'immense portée révolutionnaire et l'extraordinaire actualité de cette doctrine : **le droit, c'est la puissance**, et rien d'autre ; le droit qu'ont les détenteurs du pouvoir politique, c'est donc la puissance de la multitude, et rien d'autre : c'est la puissance collective dont la multitude leur accorde et leur réaccorde l'usage à chaque instant, mais qu'elle pourrait tout aussi bien cesser de mettre à leur disposition.

Si le peuple se révolte, il en a le droit par définition, et le droit du souverain, par définition, disparaît ipso facto. **Le pouvoir politique, y compris au sens juridique du mot "pouvoir", est la confiscation, par les dirigeants, de la puissance collective de leurs sujets ; confiscation imaginaire, qui produit des effets réels dans la seule mesure où les sujets eux-mêmes croient à sa réalité.** Le problème n'est donc pas de découvrir la meilleure forme de gouvernement : il est de découvrir, dans chaque type de société politique donnée, les meilleures formes de libération, c'est-à-dire les structures qui permettront à la multitude de se réapproprier sa propre puissance en la déployant au maximum – et qui, de ce fait, mais de ce fait seulement, connaîtront une autorégulation optimum. »

– Alexandre Matheron, « Préface à *L'Anomalie sauvage* » d'Antonio Negri (1982)

Moralisation de la sexualité

« Le domaine de la sexualité définit des interactions politiques, des formes d'inégalité et d'oppression qui lui sont propres. Comme c'est le cas pour les autres aspects du comportement humain, les formes institutionnelles concrètes qui régissent la sexualité, en n'importe quel lieu et à n'importe quelle époque, sont les produits de l'agir humain. Elles sont traversées par des conflits d'intérêts et des manœuvres politiques, tant délibérés qu'accidentels. En ce sens, le sexe est toujours politique. Mais il y a des époques à travers l'histoire où la sexualité fait l'objet de conflits politiques plus âpres et plus ouverts. (...) »

Les séquelles des outrances morales du XIXe siècle se font encore sentir chez nous. Elles ont laissé une profonde empreinte sur nos attitudes concernant le sexe, la pratique médicale, l'éducation des enfants, les inquiétudes des parents, les façons d'agir de la police et les lois en matière sexuelle.

L'idée que la masturbation est malsaine date de cette époque. Au XIXe siècle, on pensait communément qu'un intérêt « prématuré » pour les choses du sexe, l'excitation sexuelle et surtout l'activité sexuelle pouvait avoir des conséquences néfastes sur la santé et le développement de l'enfant. Pour protéger les jeunes d'une excitation prématurée, les parents attachaient leurs enfants la nuit pour qu'ils ne se touchent pas, certains docteurs pratiquaient l'ablation du clitoris des petites filles onanistes. Bien que les plus répugnantes de ces techniques aient été abandonnées, les attitudes qui les ont produites persistent ; l'idée que le sexe est en soi mauvais pour les jeunes a, à terme, produit les structures légales et sociales qui privent encore actuellement les mineurs de toute connaissance ou expérience sexuelle. »

– Gayle Rubin, *Penser le sexe* (1984)

« Aujourd'hui où nous en savons l'importance maturative et l'incidence normale, la masturbation est encore l'objet d'opinions extrêmement différentes qui témoignent de positions idéologiques.

- D'un côté, nous trouvons une image positive qui correspond à notre connaissance actuelle : "Ainsi, la masturbation permet, au garçon et à la fille, un certain apprentissage de la sexualité qui pourra servir à exprimer leur sentiment amoureux, leur amitié, leur tendresse... à l'égard de leur partenaire par ce langage corporel (...). La découverte de la masturbation peut être révélatrice de la poésie de l'amour et de sa nécessité dans notre équilibre" (Tremblay, 1992) ;

- mais il est très surprenant de rencontrer encore de telles affirmations, concernant les garçons : "On peut lui présenter la masturbation comme un gaspillage d'énergie, un gaspillage de sa semence qui traduit un repliement sur soi..." (Joyeux, 1993) ; ou concernant les filles : "Mais en général, la masturbation féminine augmente l'angoisse et déstabilise... elle renferme sur soi-même, peut entraîner un dégoût de soi lorsqu'il y a culpabilisation" (Joyeux, op. cit.).

Nous savons aujourd'hui que la masturbation est une étape maturative normale de la sexualité, qu'elle permet à l'adolescent et à l'adolescente de connaître leurs réactions sexuelles, de les développer, de les apprivoiser, qu'elle peut se pratiquer seul ou en couple, qu'elle est l'une des variantes de l'amour et un complément du coït, enfin qu'elle peut naturellement se poursuivre tout au cours de la vie. »

– Philippe BRENOT, *L'Éducation à la sexualité*, Paris, PUF (Que sais-je ?), 2007 (2e éd), p.100-101

Simone de Beauvoir – Introduction du « Deuxième Sexe »

dont elle se voulait l'égale. L'attitude de défi dans laquelle se crispent les Américaines prouve qu'elles sont hantées par le sentiment de leur féminité. Et en vérité il suffit de se promener les yeux ouverts pour constater que l'humanité se partage en deux catégories d'individus dont les vêtements, le visage, le corps, les sourires, la démarche, les intérêts, les occupations sont manifestement différents : peut-être ces différences sont-elles superficielles, peut-être sont-elles destinées à disparaître. Ce qui est certain, c'est que pour l'instant elles existent avec une éclatante évidence.

Si sa fonction de femelle ne suffit pas à définir la femme, si nous refusons aussi de l'expliquer par « l'éternel féminin » et si cependant nous admettons que, fût-ce à titre provisoire, il y a des femmes sur terre, nous avons donc à nous poser la question : qu'est-ce qu'une femme ?

L'énoncé même du problème me suggère aussitôt une première réponse. Il est significatif que je le pose. Un homme n'aurait pas idée d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles(9). Si je veux me définir je suis obligée d'abord de déclarer : « Je suis une femme » ; cette vérité constitue le fond sur lequel s'enlèvera toute autre affirmation. Un homme ne commence jamais par se poser comme un individu d'un certain sexe : qu'il soit homme, cela va de soi. C'est d'une manière formelle, sur les registres des mairies et dans les déclarations d'identité, que les rubriques : masculin, féminin apparaissent comme symétriques. Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français « les hommes » pour désigner les êtres humains, le sens singulier du mot « vir » s'étant assimilé au sens général du mot « homo ». La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme limitation, sans réciprocité. Je me suis agacée parfois au cours de discussions abstraites d'entendre des hommes me dire : « Vous pensez telle chose parce que vous êtes une femme » ; mais je savais que ma seule défense, c'était de répondre : « Je la pense parce qu'elle est vraie », éliminant par là ma subjectivité ; il n'était pas question de répliquer : « Et vous pensez le contraire parce que vous êtes un homme » ; car il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité ; un homme est dans son droit en étant homme,

c'est la femme qui est dans son tort. Pratiquement, de même que pour les anciens il y avait une verticale absolue par rapport à laquelle se définissait l'oblique, il y a un type humain absolu qui est le type masculin. La femme a des ovaires, un utérus ; voilà des conditions singulières qui l'enferment dans sa subjectivité ; on dit volontiers qu'elle pense avec ses glandes. L'homme oublie superbement que son anatomie comporte aussi des hormones, des testicules. Il saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde qu'il croit appréhender dans son objectivité, tandis qu'il considère le corps de la femme comme alourdi par tout ce qui le spécifie : un obstacle, une prison. « La femelle est femelle en vertu d'un certain *manque* de qualités », disait Aristote. « Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle. » Et saint Thomas à sa suite décrète que la femme est un « homme manqué », un être « occasionnel ». C'est ce que symbolise l'histoire de la Genèse où Ève apparaît comme tirée, selon le mot de Bossuet, d'un « os surnuméraire » d'Adam. L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome. « La femme, l'être relatif... », écrit Michelet. C'est ainsi que M. Benda affirme dans *le Rapport d'Uriel* : « Le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier en semble dénué si l'on n'évoque pas le mâle... L'homme se pense sans la femme. Elle ne se pense pas sans l'homme. » Et elle n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide ; ainsi on l'appelle « le sexe », voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme un être sexué : pour lui, elle est sexe, donc elle l'est absolument. Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre(10).

La catégorie de l'Autre est aussi originelle que la conscience elle-même. Dans les sociétés les plus primitives, dans les mythologies les plus antiques on trouve toujours une dualité qui est celle du Même et de l'Autre ; cette division n'a pas d'abord été placée sous le signe de la division des sexes, elle ne dépend d'aucune donnée empirique : c'est ce qui ressort entre autres des travaux de Granet sur la pensée chinoise, de ceux de Dumézil sur les Indes et Rome. Dans les couples Varuna-

1.....

1.....

1.....

1.....

1.....

1.....

2.....

2.....

2.....

2.....

2.....

2.....

3.....

3.....

3.....

3.....

3.....

3.....

4.

4.

4.

4.

4.

4.

5.

5.

5.

5.

5.

5.

6.....

6.....

6.....

6.....

6.....

6.....

7.....

7.....

7.....

7.....

7.....

7.....

8.

8.

8.

8.

8.

8.

9.....

9.....

9.....

9.....

9.....

9.....

10.

10.

10.

10.

10.

10.